Le Reporter

Février 2008 Vol. 9 N° 2

Dans ce numéro :

Watch your language ! ..... p. 2

La photo de Presse à l'ère Youtube ..... p. 3

Place aux jeunes journalistes..... p. 4

Média et qualité du français ..... p. 5

À la conquête de la planète rouge ? ..... p. 6-7

Le défi de Franck O'Dea..... p. 8

Médaille-mitrailles ..... p. 9

Bonheur : mode d'emploi ..... p. 10-11

Une publication des étudiants et étudiantes aux certificats de rédaction et de journalisme de la faculté de l'éducation permanente de l'université de Montréal.

Éditorial

WATCH YOUR LANGUAGE !

Maeva Vilain

Les candidats au certificat en journalisme doivent réussir un examen évaluant leur maîtrise de la langue française. Parmi les épreuves se trouve un petit exercice pour vérifier si le futur étudiant distingue le bon français des structures empruntées à l'anglais. On s'attendrait donc à une utilisation pure de la langue française dans le monde du journalisme.

Mais, après deux jours passés au congrès de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, un petit doute s'est immiscé dans ma conscience d'étudiante. Au cours de la présentation d'une rédactrice en chef d'un magazine écrit – dont les compétences professionnelles sont très reconnues dans le milieu – des mots anglais surgissaient régulièrement. De plus, la journaliste en question taisait le nom de ses confrères quand elle citait leurs gaffes, raison pour laquelle son identité ne sera pas dévoilée ici.

Voici certains des mots en anglais qui sont parvenus aux oreilles de l'auditoire. S'il n'y avait aucune expression française équivalente, leur utilisation aurait pu se justifier. Mais, dans la plupart des cas, une telle expression existait. D'où mes suggestions :

- *booker* une entrevue : fixer une entrevue
- *job* : emploi
- *parker* : stationner
- *feeling* : sentiment
- *dealer* : gérer

Au cours des autres conférences, des concepts essentiels du travail journalistique revenaient régulièrement. Mais, là aussi, souvent dans la langue de Shakespeare. On pourrait proposer ces traductions :

- le *follow* : le suivi
- le *lead* : le fil conducteur

Il reste néanmoins un mot dont la traduction en français semble plus difficile. Il s'agit du terme *spinner*. Devrait-on dire gonfler, manipuler ou autres choses encore ? Le débat est vaste. D'ailleurs, au cours de l'atelier « *spinner* la nouvelle », les intervenants se contredisaient parfois sur le sens de ce mot. Troublant !

Maeva Vilain
maeva.vilain@umontreal.ca

La FPJQ en bref :

Depuis 1969, la Fédération professionnelle des journalistes du Québec défend la liberté de presse et le droit public à l'information. Elle intervient chaque fois que la liberté de presse est menacée. Elle fait entendre la voix des journalistes partout où c'est nécessaire, dans les commissions parlementaires, devant le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes, dans les conseils municipaux, auprès des juges, de la police et des organismes publics dont les politiques de communication entravent le travail des journalistes.

La FPJQ est une association démocratique sans but lucratif qui rassemble sur une base volontaire 2 100 journalistes dans plus de 250 médias écrits et électroniques.

Les membres de la FPJQ pratiquent tous les métiers de l'information : reporters, recherchistes, réalisateurs, animateurs, chroniqueurs, photographes de presse, etc. Ils sont cadres de l'information, salariés, pigistes, contractuels... Pour leur part, les étudiants et professeurs en journalisme, les bénévoles des médias communautaires et les journalistes à la retraite peuvent devenir membres associés. Tous sont les bienvenus au sein de la FPJQ.

Source : **www.fpjq.org**

La vidéo remplacera-t-elle la photo de presse à l'ère Youtube ?

Dany Dion

La vidéo remplacera-t-elle la photo de presse à l'ère Youtube ? À cette question, lancée par l'animateur Martin Tremblay, jeune photographe à La Presse, les intervenants ont répondu par la négative. Néanmoins, elle a donné lieu à une discussion très animée, qui a réveillé cet atelier matinal. L'auditoire de l'atelier *Photographe à tout faire* était constitué de photographes de presse, dont Jacques Nadeau du Devoir, Jacques Boissinot de La Presse canadienne, Pierre Vidricaire du Journal de Montréal, Ivanoh Demers de La Presse, ainsi que de nombreux étudiants en journalisme et en communication venus de tous les coins de la province.

L'atelier a débuté par une présentation vidéo – que Jacques Boissinot s'est ironiquement empressé de qualifier de *slide-show* composé à partir de photos – sur l'ePaper, l'eBook et les vertus de l'encre électronique (eInk et pInk). Ces nouveautés technologiques ont été présentées comme étant très prometteuses pour la presse écrite, à la suite du virage écologique que semble prendre la société québécoise.

L'animateur a ensuite relancé le débat en demandant aux invités : « Si le papier (dans la presse écrite) venait à disparaître pour laisser place au ePaper, quelle serait alors la place de la photo? » Les nombreux photographes présents se sont vivement emportés, notamment Jacques Boissinot qui a vertement défendu son art en affirmant qu'« une vidéo passe, mais une photo reste ». Selon lui, la photo et la vidéo possèdent des caractéristiques différentes, mais sont complémentaires. « En vidéo, a-t-il dit, le son est très important ». On prend un plan fixe et on « shoot ». En photo, « on suit l'acteur et on prend des séquences en mouvement ». Il est aussi impossible de « filmer à la verticale ». Selon Boissinot, une photo verticale aura toujours un plus grand impact, donc elle ne pourra disparaître complètement.

Martin Tremblay a ensuite demandé aux photographes s'ils passeraient de la photo à la vidéo. La majorité d'entre eux ont répondu non. M. Boissinot préférerait « crever » plutôt que de passer à la vidéo. Mais, il a avoué en faire à l'occasion à la demande de ses patrons. Sur le terrain, a-t-il expliqué, il pose un petit appareil numérique sur le sabot de son flash. Mais, il est impossible de faire de la photo et de la vidéo en même temps. Jacques Nadeau, pour sa part, a répondu catégoriquement, sous le regard attentif des étudiants, que jamais il ne ferait de la vidéo.

Le débat a finalement changé de direction pour se conclure sur les révélations d'Ivanoh Demers. La majorité des photographies sportives, a-t-il affirmé, sont achetées par Getty Images « qui acquiert de plus en plus de droits exclusifs ». La section située près des baies vitrées du Centre Bell, a-t-il déclaré, est désormais interdite aux photographes. Selon lui, Getty aurait acheté l'exclusivité des droits de la section. L'achat massif d'images par cette entreprise confirme que la photo constitue encore un marché et ne disparaîtra pas de sitôt. Un dossier à suivre de près.

Dany Dion
dionism@hotmail.com

Congrès FPJQ

PLACE AUX JEUNES JOURNALISTES

Olivier Laniel

Certains sujets sont peu abordés dans les cours de journalisme. Le dernier congrès annuel de la Fédération professionnelle en a soulevé un : les moyens à prendre pour commencer sa carrière.

Le congrès s'est déroulé à Québec du 23 au 25 novembre et a attiré 735 participants, dont 123 étudiants en journalisme. Ceux-ci, pour la plupart de l'Université Laval et du Cégep de Jonquière, ont eu la chance de rencontrer plusieurs journalistes d'expérience. Le Reporter s'est penché sur deux ateliers dédiés aux futurs journalistes : « Droit de parole aux étudiants » et « Les écoles forment-elles trop de journalistes? »

La maîtrise de la langue française, la polyvalence et la connaissance des nouvelles technologies sont les points qui sont revenus le plus souvent lors des deux ateliers.

George Kalogerakis, directeur de l'information au Journal de Montréal, a tout d'abord parlé de l'importance accordée, lors de l'embauche, à la participation aux journaux étudiants. Il a mentionné que le journal recherche toujours des candidats. S'ils sont choisis, les nouveaux journalistes commencent comme surnuméraires et doivent travailler 900 heures avant de savoir s'ils sont retenus pour une plus longue période.

Charles Grandmont, rédacteur en chef adjoint à L'actualité, a suscité plusieurs réactions. « L'Actualité n'est pas une école de journalistes » et, ajoute-t-il, un certain niveau d'expérience est requis pour écrire dans son magazine. Ses paroles n'ont pas manqué de décourager plusieurs participants. Enfin, il a rappelé qu'à peine cinq journalistes permanents travaillent pour son magazine.

Quant à Stéphane Paquet, chef de division de La Presse Affaires, il a mentionné que plus de 300 demandes de stages ont été envoyées à La Presse l'an dernier. Cinquante ont été retenues lors d'un premier tri, et seulement sept stagiaires ont été choisis au second tour. À la fin de l'été, trois participants ont été engagés au prestigieux journal de la rue Saint-Jacques. Selon M. Paquet, les candidats doivent être polyvalents et rigoureux, manger de l'information matin, midi et soir, et être prêts à faire de longues heures de travail. Il faut dire qu'à leurs débuts, les horaires de travail des nouveaux journalistes peuvent souvent atteindre 14 heures par jour.

Porte d'entrée pour les nouveaux reporters, les journaux locaux étaient aussi représentés. Damien Rousseau, directeur des projets spéciaux chez Québec Hebdo, affirme qu'il faut être à l'écoute des gens, maîtriser la notion de proximité et pouvoir innover pour travailler dans des médias régionaux.

La télévision a aussi de hautes exigences en matière de recrutement. Nathalie Riel, rédactrice en chef à Radio-Canada, a révélé une courte liste des qualités à posséder. Comme on pouvait s'y attendre, la passion pour l'information, une excellente maîtrise du français, la croyance aux institutions publiques et l'esprit critique sont de bonnes qualités pour entrer à Radio-Canada. De plus, un baccalauréat – au minimum – est exigé. Mme Riel a aussi tenu à rappeler qu'il ne faut pas s'attendre, comme journaliste, à un emploi de 9h à 5h.

Par ailleurs, le débat sur la « montréalisation » des médias a refait surface lors du congrès. Sarah-Émilie Bouchard, étudiante au Cégep de Jonquière, a dénoncé la situation : « On nous dit de commencer notre carrière en région, mais tous les emplois s'en vont à Montréal ». Un avis partagé par plusieurs des jeunes rencontrés.

Tout compte fait, les animateurs des débats s'entendent sur un point: le métier demeure très compétitif.

Olivier Laniel
olivier.laniel@umontreal.ca

MÉDIAS ET QUALITÉ DU FRANÇAIS

Sarah Couillard

Peut-on appeler « bonhomme » Stephen Harper, comme l'a fait Vincent Marissal dans La Presse ? Les anglicismes colorent-ils les textes ? Leur nuisent-ils ? Qu'on valorise ou décrie certaines facettes de la langue française, sa qualité au sein des médias est remise en question. Impact de l'anglais, compétence de la relève, soutien linguistique, voilà les thèmes abordés à la Jonction du 7 décembre.

Au Québec, la qualité de la langue dans les médias est confrontée à l'omniprésence de l'anglais. Les dépêches arrivent souvent des fils de presse de milieux anglophones. Pressés par le temps, les journalistes empruntent parfois des structures fautives dans leurs rédactions. En 2005, le journaliste Florent Daudens a lancé un service de jumelage entre journalistes et traducteurs. Offert par la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ), le programme – qui s'adresse également aux étudiants – mise sur la révision de textes publiés.

Chez les jeunes journalistes, Paul Roux, conseiller linguistique principal à La Presse, souligne des lacunes dans l'accord des participes passés. Il suggère aussi de « viser des phrases de moins de 20 mots et d'éliminer celles qui ont deux ou trois relatives ». Nunzia Iavarone, de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ), encourage les étudiants à maîtriser le français avant de commencer leurs études de journalisme, « car il est difficile de redresser les problèmes fondamentaux ».

Soutien linguistique

Dans la presse écrite et les médias électroniques, la révision des textes n'est pas systématique et les corrections sont remises une fois la diffusion faite. L'heure de tombée des quotidiens est une des raisons invoquées.

Pour ce quotidien, M. Roux répond aux questions d'ordre linguistique. Il annote aussi des textes et offre des consultations. À Radio-Canada, la conseillère linguistique Nathalie Bonsaint fait l'écoute des bulletins d'informations, répond aux questions de grammaire et de prononciation des mots étrangers. Étant donné le nombre élevé d'heures de diffusion, elle transmet ses corrections et ses suggestions dans un compte-rendu hebdomadaire et, précise-t-elle, « sans viser personne ».

Vocabulaire familier

L'étudiante Sasha Campeau, animatrice de la causerie, a demandé si l'utilisation grandissante des termes familiers dans les médias visait à élargir le public. « Depuis les années 1970, la langue des médias a évolué et il y a une plus grande latitude – du moins hors des émissions d'informations –, explique Mme Bonsaint, mais je ne pense pas que Radio-Canada changera ses politiques pour toucher plus de gens. » D'autre part, en raison du caractère personnel des chroniques et de la difficulté inhérente à la diffusion en direct, Mme Iavarone affirme « qu'une fois la langue maîtrisée, on peut se permettre une certaine latitude selon le public cible ».

Par ailleurs, des délais de plus en plus courts et une charge de travail accrue pour les journalistes nuisent aussi à la qualité de la langue. De plus, l'accès aux outils de correction a démocratisé des tâches autrefois spécialisées. M. Daudens note même une baisse d'effectifs aux pupitres. « Des fautes, il y en a, et il y en a trop », constate M. Roux.

À la lumière de cette Jonction, il semble qu'assurer la qualité du français dans les médias tienne du pari. Devant les exigences grandissantes de la profession journalistique, une solide formation en français paraît fondamentale.

Sarah Couillard
sarah.couillard@umontreal.ca

Projet Mars 2031

FAUT-IL PARTIR À LA CONQU

Jean-Fran

Nous sommes en 2031. Engoncée dans son scaphandre, une astronaute américaine descend laborieusement l'échelle du *Mars Lander* dans la lumière ocre de l'aube martienne. Dans quelques secondes, elle sera le premier humain à laisser sa trace dans la poussière de la planète rouge.

Si l'on se fie aux plus récents détails du programme d'exploration de la NASA, dévoilés en octobre 2007, ce scénario ne relèverait plus de la science-fiction. Conformément au plan annoncé en 2004 par George W. Bush, l'agence spatiale projette d'envoyer une équipe sur Mars en 2031. Si l'idée enthousiasme certains scientifiques, d'autres s'interrogent sur sa pertinence.

HUMAINS, ROBOTS ET COCA-COLA

La mission vers Mars suscite un débat animé entre les tenants des missions spatiales habitées et ceux qui préfèrent l'exploration robotisée. M. John Logsdon, directeur de l'Institut des politiques spatiales de l'Université George Washington, fait partie des premiers. Il rappelle qu'un robot ne fait que ce pour quoi il a été programmé. « Si vous envoyez un robot chercher un coca-cola dans une machine, il vous le rapportera, mais s'il trouve en chemin un billet de cent dollars, il ne le ramassera pas, car il n'en comprendra pas la valeur ! Or, quand on explore, on ne sait pas à quoi s'attendre, il faut s'adapter. » M. Robert Zubrin, fondateur de l'organisme *Mars Society*, lequel fait la promotion de l'exploration et de la colonisation de Mars, croit aussi que les humains sont nécessaires, notamment pour « accélérer la recherche de fossiles, trouver de l'eau et peut-être découvrir de la vie.»

« Si vous envoyez un robot chercher un coca-cola dans une machine, il vous le rapportera, mais s'il trouve en chemin un billet de cent dollars, il ne le ramassera pas, car il n'en comprendra pas la valeur !»

John Logsdon

Toutefois, d'autres se montrent plus sceptiques. Rencontré à son bureau de l'Université de Montréal où il travaille comme astronome ingénieur, M. Robert Lamontagne concède que les humains ont une plus grande faculté d'adaptation que les robots. Mais il rappelle que ces derniers sont bien plus sophistiqués que du temps des missions Apollo. M. Robert L. Park, professeur de physique à l'Université du Maryland et adversaire notoire des missions habitées, se fait encore plus catégorique. Joint à son domicile du Maryland, il explique que les robots doivent être compris comme des extensions de nos sens. Selon lui, nous surévaluons ce que les humains pourraient accomplir dans un endroit aussi hostile que Mars. « Un humain y serait confiné à son scaphandre, privé de tous ses sens, à part la vue. Et les robots ont une meilleure vue que les humains. On peut leur donner la capacité de voir très loin, ou de focaliser sur quelque chose de minuscule. »

Depuis son bureau parisien du Centre national d'études spatiales où il coordonne, depuis 1998, le programme d'exploration de Mars en collaboration avec l'Agence spatiale européenne (ESA) et la NASA, l'astrophysicien Francis Rocard rappelle que les voyages habités impliquent de faire primer la sécurité sur la science. « On évitera, par exemple, un site d'atterrissage présentant un risque, même s'il a une très grande valeur scientifique. Avec un robot, on prend plus de risques. »

UN SECOND « NOUVEAU MONDE » ?

L'exploration de Mars est souvent comparée à celle des Amériques par ses partisans les plus enthousiastes. Selon M. Lamontagne, la comparaison a ses mérites… et ses limites ! « On pourrait dire que nous sommes dans une situation similaire à celle qui prévalait 50 ans après la découverte de l'Amérique.Nous avons découvert un nouvel endroit, mais nous n'y sommes pas encore établis et il reste énormément à explorer. Toutefois, Mars est un endroit beaucoup plus hostile que ne l'était l'Amérique ! »

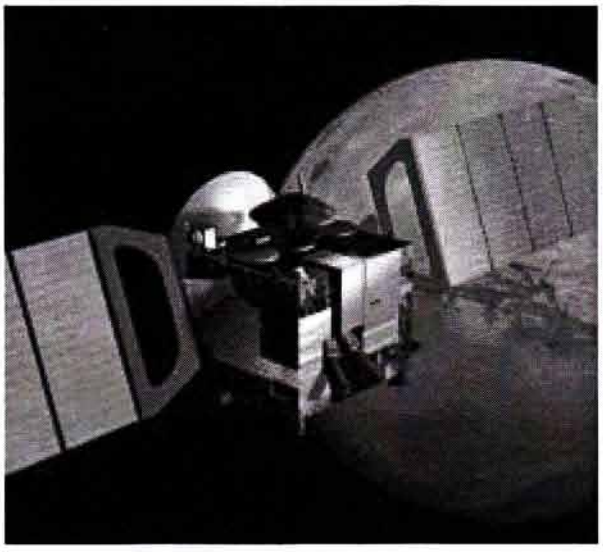
Il en faudra toutefois plus pour freiner les ardeurs de

TE DE LA PLANÈTE ROUGE ?

ois Venne

M. Zubrin : « À long terme, il s'agit de s'établir sur Mars et d'y développer une nouvelle branche de la civilisation!. » Il rejoint en cela M. Logsdon, selon qui la science n'est qu'une des raisons d'explorer Mars. « Plus généralement, il s'agit pour les humains de s'établir sur d'autres planètes. Si nous voulons le faire, il faut d'abord y envoyer des humains pour scruter le terrain. »

M. Chris Welch, professeur d'astronautique à l'école d'ingénierie de l'Université Kingston, à Londres, va encore plus loin. Pour lui, il en va ni plus ni moins de la survie de l'espèce. « La vie sur Terre est beaucoup plus fragile que plusieurs ne se l'imaginent, et l'univers est un endroit dangereux. À long terme, des colonies permanentes à l'extérieur de la Terre sont une nécessité. »



Corrompre Mars

M. Park est même d'avis qu'il devrait y avoir un accord international interdisant d'envoyer des humains sur Mars avant d'avoir répondu à deux questions essentielles. Y a-t-il de la vie sur Mars ? La vie se développe-t-elle partout de la même manière ? Or, le plan actuel d'exploration humaine de Mars prévoit d'y laisser les astronautes pour une période de 500 jours (16 mois). « Le corps humain est plein de bactéries. De plus, les astronautes produiraient beaucoup de déchets, qu'ils devraient stériliser. En cas d'accident, il deviendrait presque impossible de savoir s'il y avait de la vie sur Mars avant l'arrivée de l'humain. »

De plus, comme le souligne M. Rocard, le problème pourrait aussi surgir en sens inverse. Plusieurs se questionnent sur ce qui se produirait si des échantillons martiens rapportés sur Terre contenaient des bactéries. « Si une bactérie survivait sur Mars, dans un environnement aussi hostile, malgré une température aussi basse et des radiations aussi élevées, son activité pourrait exploser sur la Terre et menacer les humains. »

M. Lamontagne ajoute que si l'on découvrait de la vie sur Mars, même à l'état microbien, cela poserait une question éthique à ceux qui préconisent la colonisation ou la terraformation (transformation d'une planète en une autre Terre). « Aurions-nous alors le droit de nous y établir et d'en modifier l'évolution, voire de causer l'extinction de cette vie ? »

L'exploit, plus que la science

En fin de compte, la politique pourrait décider, bien plus que la science, de ce qui adviendra de ce projet. M. Zubrin souligne que M. Bush, tout en se réservant l'annonce du projet, s'est assuré de laisser les efforts et les investissements à ses successeurs ! Quant à Robert Park, il rappelle que le Congrès a déjà mis fin à des projets pour aller sur Mars dans le passé, en raison des coûts. « J'espère qu'il le fera à nouveau. Ce projet n'a aucun sens ! »

M. Rocard croit pour sa part que des humains iront éventuellement sur Mars. « Mais, ce sera dans l'esprit de réaliser un exploit. Ce sera pour le prestige, comme dans le cas du programme Apollo. Parce que cela fait rêver. Cela durera quelques années, le temps de faire diverses missions. Puis, on passera à autre chose. »

Jean-François Venne
jean-françois.venne.1@umontreal.ca

Portrait

Le défi de Frank O'Dea

Simon Hébert

C'est l'hiver, et les étudiants affluent dans les cafés Second Cup situés à proximité de l'Université de Montréal. L'entreprise fait aujourd'hui partie intégrante de la vie d'un nombre incalculable d'étudiants partout dans la métropole. Mais qui est derrière la création de cette chaîne canadienne de cafés et de thés spécialisés, aujourd'hui la plus grande en son genre au Canada avec quelque 360 établissements ? L'histoire de Frank O'Dea, maintenant âgé de 62 ans, est un exemple d'espoir qui a inspiré des milliers de personnes et qui vous inspirera sans doute aussi.

Élevé dans un quartier anglophone du centre-ville de Montréal, O'Dea a vécu la descente aux enfers. Il dit à ce sujet : « J'ai commencé à boire à 13 ans, pour oublier… » À cette époque, il est victime de trois viols en l'espace de quelques mois : une femme beaucoup plus âgée que lui l'agresse, ainsi qu'un policier et un prêtre. « Je vivais dans la honte. »

Quelques années après le début de son problème d'alcool, après des démêlés incessants avec la justice et de vaines cures de désintoxication, ses parents, qui voyaient leur fils détruire la famille, n'ont eu d'autres choix que de lui montrer la porte.

Jeune adolescent, il se dirige alors vers Toronto après qu'on lui ait proposé un emploi en vente. Alcoolique endurci, il est renvoyé et se retrouve vite dans la rue, où il vit des quelques dollars qu'on lui offre au passage. Il se promène d'un refuge pour itinérants à l'autre. Comme il le dit : « Je survivais, rien de plus. »

Les années passent et se ressemblent. Cependant, en 1975, à l'âge de 23 ans, O'Dea se convainc qu'une meilleure vie l'attend. Il participe à une rencontre des Alcooliques Anonymes, et sa vie ne sera plus jamais la même. Il n'a plus touché à un verre depuis sa première réunion.

Plus tard, après avoir travaillé par-ci par-là, il fonde avec un ami le premier café Second Cup. Toutefois, en 1985, ses ambitions pour cette petite entreprise prospère et comptant quelques dizaines de points de vente au Canada s'effondrent. Alors que la chaîne est en pleine croissance, son partenaire invoque une clause de leur contrat et force O'Dea à lui vendre toutes ses parts.

Malgré quelques millions de dollars en poche, O'Dea est rongé par la frustration et le regret de ne pas avoir vu venir le coup. Il perd son entreprise et, en même temps, sa seule passion. Pour la première fois depuis des années, il a de nouveau le goût de boire. Il sera sauvé par une retraite d'une semaine dans un monastère jésuite où il trouvera, auprès des prêtres, certaines réponses à ses questionnements de vie.

O'Dea est aujourd'hui un conférencier réputé, un homme d'affaires reconnu à travers l'Amérique du Nord pour ses bons coups et un ardent défenseur de grandes causes sociales au sein de multiples fondations.

En 2004, il est d'ailleurs reçu, pour l'ensemble de ses réussites et contributions, à l'Ordre du Canada. Il a également écrit un livre intitulé *When All You Have Is Hope* qui raconte son histoire. Les trois clés de son succès – il ne se lasse pas de les répéter – sont : espoir, vision et action.

Dans une entrevue à l'émission *The Hour*, à *CBC*, l'animateur lui a demandé s'il donnait aux mendiants alcooliques. O'Dea a eu une réponse très intéressante, voire surprenante : « Je donne souvent; pas dans le but de les aider, mais en espérant qu'ils frappent le fond le plus vite possible. Ce n'est qu'à ce moment que l'on peut décider de se prendre en main. C'est un peu ça, mon histoire. »

Simon Hébert
simonhebert2421@hotmail.com

MÉDAILLE-MITRAILLE

Laurent François Busseau

Le Canada est en guerre depuis six ans en Afghanistan. Plusieurs dizaines de soldats canadiens sont déjà morts en service, et plus de 500 ont été blessés depuis le début des hostilités contre les Talibans. Pourtant, aucune image de blessure ensanglantée, de chair déchiquetée ni de cadavre troué ne fait la une des journaux canadiens. Winston Churchill a déjà déclaré que la censure en temps de guerre représentait un mal contre la démocratie, mais également un bien pour la patrie. Cependant, l'angle mort de certaines recherches permet d'entrevoir la réalité de ce conflit. Le 19 février 2007, à Ottawa, la gouverneure générale du Canada, Michaëlle Jean, remettait la médaille de la vaillance militaire à des membres des Forces canadiennes en Afghanistan.

Les comptes rendus officiels de cette cérémonie se retrouvent dans la Gazette du Canada nous donnent des dates, des lieux et, surtout, le détail des combats. Ainsi, le major Fletcher des Forces spéciales s'est exposé « à des tirs intenses en menant avec succès ses troupes, à pied, à l'assaut de positions ennemies fortement défendues. À deux reprises, des tirs ennemis ont atteint des soldats à ses côtés ».

Dans la région de Pashmul, en apprenant que le commandant de peloton par intérim avait péri, le sergent Tower prend le commandement pour sortir « le peloton de sa position sous une pluie continue de tirs d'armes légères et de grenades propulsées par fusée ».

Le sergent Denine, quant à lui, a été confronté à une panne du canon et de la mitrailleuse principale de son véhicule blindé. « Sous les tirs intenses, il a reconnu l'urgence de supprimer le feu ennemi et est donc sorti de l'habitacle par la trappe du guetteur aérien pour utiliser la mitrailleuse orientable. »

Lors d'une embuscade ciblée, « le caporal-chef Fitzgerald s'est exposé au feu de l'ennemi à plusieurs reprises en s'engouffrant dans un véhicule de peloton en feu qui barrait la route afin de le déplacer et ainsi permettre aux autres véhicules coincés dans la zone ennemie de s'échapper ».

Le soldat Lamont et son peloton ont été pris sous d'intenses tirs talibans dans la province de Helmand. « Sous le feu nourri de l'ennemi, un soldat qui tentait de retourner sur la ligne de tir a été atteint… Sans égard pour sa sécurité, le soldat Lamont s'est précipité en terrain découvert, sous le tir concentré de l'ennemi – et sans avoir recours à un tir de suppression par les forces amies – pour administrer les premiers soins. »

Le caporal Makela est canonnier de tourelle à bord d'un véhicule de patrouille. Identifiant une voiture kamikaze se dirigeant vers son convoi, « malgré la probabilité d'une explosion, il est demeuré exposé et a fait feu, provoquant ainsi la détonation prématurée de la voiture piégée. L'explosion a enflammé le véhicule du caporal Makela, le brûlant grièvement ».

Officier canadien au sein des Forces spéciales américaines à Sperwan Ghar, le capitaine Prohar a été blessé dans une embuscade par des éclats d'explosifs. Mitrailleur arrière à bord du véhicule en chef du commando américain, et « malgré ses blessures, il a continué les tirs de riposte et aidé le commandant à maîtriser l'attaque ».

Le sergent Gillam a été tué au combat en défendant son poste d'observation à Pashmul. « Le Sergent Gillam s'est rendu à un endroit d'où il pouvait observer les combattants ennemis et indiquer leur position aux autres membres de sa patrouille. Il a vaillamment défendu sa position et riposté aux tirs jusqu'à ce qu'il succombe aux tirs ennemis. »

La guerre, c'est aussi cela…

Laurent François Busseau
laurent.françois.bufsseau@umontreal.ca

Croyances

BONHEUR : MODE D'EMPLOI

Patricia Roy

Êtes-vous de ceux qui ont offert le livre *Le Secret* à un de leurs proches afin de l'aider dans sa quête du bonheur ? Peut-être même l'avez-vous trouvé dans votre bas de Noël. Très prisés, les ouvrages de psychologie populaire occupent une place de choix dans les habitudes de consommation. Parlez-en à Rhonda Byrne, auteure du Secret qui a trouvé plus de 360 000 preneurs au Québec. Mais, comment expliquer la popularité de ces ouvrages qui se targuent de détenir la clé du bonheur ? Que devons-nous comprendre de notre société à la lumière du succès de la psychologie populaire ? Mais, surtout, ce genre d'ouvrage peut-il apporter une aide réelle à ceux qui souhaitent vaincre leurs démons ?

> La Loi de l'attraction est vraiment docile. Lorsque vous pensez à des choses que vous voulez, et que vous vous concentrez sur elles avec toute la force de votre intention, alors la Loi de l'attraction vous donnera exactement ce que vous voulez, chaque fois.
>
> (Extrait de *Secret*, de Rhonda Byrne, p. 33.)

Objet de scepticisme chez les uns, un outil de référence chez les autres, la « psycho-pop » soulève les passions jusque dans son appellation. Rejetée par plusieurs professionnels en raison de sa connotation péjorative, elle est aussi appelée art de vivre, croissance ou développement personnel, ou psychologie pratique. Digne héritière du mouvement *self-help* élaboré par les Américains, elle se démarque de la psychologie traditionnelle. En effet, elle s'ancre dans le réel tout en orientant les adeptes vers des exercices qui les aideront à vivre en harmonie avec eux-mêmes. S'appuyant donc sur les théories élaborées en psychologie, la « psycho-pop » se dégage des théories trop complexes et tâche de rendre son enseignement accessible à la population.

Rédactrice en chef du magazine *Mieux-Être*, Myriam Lessard croit que la « psycho-pop » peut jouer un rôle d'importance dans la vie de certains. Élaborée dans le but d'accompagner des gens qui veulent apporter des changements positifs dans leur vie, cette psychologie propose des pistes de réflexion afin que soit poursuivie leur démarche. « Notre but est d'informer le lecteur sur les méthodes qui existent afin qu'il puisse lui-même régler certains problèmes reliés au stress et identifier les causes du burn-out afin de l'éviter. Si la thérapie est recommandée pour certains, elle n'est pas indiquée pour tous. La " psycho-pop " peut alors représenter une aide précieuse. » Insistant sur l'importance du travail sur soi, les ouvrages qui en traitent se sont investis du rôle de point de repère, sans toutefois se prétendre indispensables à la démarche d'introspection. « La croissance personnelle ne peut avoir de succès que si elle part de soi », assure Mme Lessard qui croit au potentiel des publications sur le sujet, dans la mesure où elles sont consultées par un esprit averti.

Spécialisé en psychologie cognitive, Nicolas Sarrasin croit également aux vertus de la « psycho-pop » et explique son immense succès au Québec par le contexte social apparu après la Révolution tranquille. « Avant, la religion était au centre de tout et c'est elle qui gérait les crises existentielles. Maintenant, l'individu est maître de son destin. Cela a du bon, mais c'est également très

Croyances

angoissant ! » À une époque d'individualisme et de consommation, cette société se tourne vers des outils pratiques afin d'atteindre ce fameux bonheur dont on fait la promotion chaque jour.

Très controversé, *Le Secret* est un bon exemple de publication dont il faut se méfier. Ce livre, un éloge de la pensée positive, devient problématique quand il promet de concrétiser les rêves de tous ceux qui suivront à la lettre les recommandations de ses 240 pages. S'appuyant sur les témoignages d'individus devenus millionnaires ou ayant vaincu la maladie après avoir suivi la « Loi de l'attraction» (la théorie de Mme Byrne).

L'ouvrage stipule que si on émet une fréquence positive par la pensée en formulant un souhait précis, l'univers – sensible au magnétisme qui émane de chaque individu – se chargera d'exaucer le moindre de nos désirs. Mais attention : la clé dudit secret réside dans le fait de croire et d'agir tout comme si le souhait était déjà réalisé. Une personne qui veut devenir riche est donc encouragée à dépenser sans compter afin que l'univers l'associe à la richesse et se charge de mettre tous les éléments en place afin qu'elle le devienne véritablement. Pris à la lettre, ce livre peut s'avérer nuisible pour qui ne nuance pas son discours. Comme on spécifie aux lecteurs que les voies à suivre pour concrétiser leurs rêves ne les regardent pas, ils sont pratiquement encouragés à attendre passif que la manne leur tombe dessus.

> Le « comment » ne vous concerne pas. Permettez à l'Univers de travailler pour vous. Lorsque vous tentez de déterminer comment cela se produira [la réalisation du rêve], vous émettez une fréquence qui traduit un manque de foi [...]. Vous pensez alors que vous devez agir, et vous ne croyez pas que l'Univers le fera pour vous.
>
> (Extrait de *Secret*, de Rhonda Byrne, p. 74.)

Voilà la faute commise par Byrne, selon Mme Lessard qui, elle, préconise l'action. « Je crois qu'il faut avoir une vision lorsqu'on souhaite apporter un changement significatif dans sa vie, mais cela ne suffit pas. Il faut être proactif. Le bonheur, c'est comme le reste, ça se travaille. »

Malgré le mandat respectable de la psychologie populaire et les effets positifs qu'elle peut susciter, il demeure essentiel de nuancer les discours servis dans ce type de publication. La plupart de ces ouvrages sont réalisés avec sérieux et rigueur, mais ce n'est pas toujours le cas. « Ce ne sont pas tous les auteurs qui sont honnêtes et certains s'improvisent psychologues à des fins plus ou moins nobles », déclare M. Sarrasin qui, malgré tout, continue de croire à la pertinence des ouvrages de croissance personnelle. Bien utilisées, ces publications peuvent représenter une aide précieuse. Qui sait ? Peut-être vous permettront-elles d'accomplir vos résolutions de 2008.

Patricia Roy
patooooooo@hotmail.com

Comité de rédaction

Rédactrice en chef : Maeva Vilain
Équipe de redaction : Dany Dion, Jean-François Venne
Pupitreur : Normand Bélisle
Collaborateurs : Laurent-François Busseau, Dany Dion, Simon Hébert, Olivier Laniel, Audrey Lavoie, Patricia Roy et Jean-François Venne
Chef réviseure : Irène Robidoux
Révision : Nathalie Collin, Sarah Couillard, Marie-Claude Dupuis, Émilie Forand, Magalie Morin
Superviseur : Jean-Claude Leclerc

Avis aux collaborateurs

Vous voulez participer au prochain numéro ? Envoyez-nous un texte de **3500** caractères, espaces comprises, police *Times New Roman,* 12 points à double interligne, pas d'alinéa. Indiquez le titre de votre article dans la case objet de votre courriel adressé à :

lereporter@ageefep.qc.ca

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Il se réserve également le droit de corriger tout texte qui lui sera soumis.

Des commentaires, des questions, des suggestions ?
Nous voulons vous lire !
Écrivez-nous à :
lereporter@ageefep.qc.ca

Prochaine date de tombée :
mars 2008

Un endroit pour vous réunir ?

Café La Brunante, 3200 Jean-Brillant, 2ème